

L'Abelie de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Annual at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 septembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ESPAGNE VICTORIEUSE

Les troupes espagnoles, après avoir éprouvé au Maroc bien des revers, en reviennent bientôt triomphantes. C'est du moins ce qu'il est permis d'espérer, après la victoire qu'elles viennent de remporter devant Gorga.

Les dernières nouvelles nous apprennent que de grand matin, le 30 septembre, le général Delreal, à la tête de ses troupes, est sorti de Melilla pour marcher sur le mont Gorga, une des plus fortes des Rifs, et qu'à sept heures, ce même matin, il arrivait au sommet de la montagne et y plantait le drapeau espagnol.

Cet exploit suivant de près la capture de Nador et de Zeluau, devait jeter dans le camp ennemi une démoralisation complète; aussi inclinait-on à croire que l'expédition de l'Espagne au Maroc est à la veille de prendre fin.

Des que la nouvelle du succès des armes espagnoles est arrivée à Madrid, une joie qu'il est aisé de comprendre, s'est emparée de la population; et partout, dans la Capitale, des réjouissances publiques ont été organisées.

La ville est pavée d'une extrême étendue; et le soir elle est étincelante; dans tous ses quartiers de brillantes illuminations font l'admiration des foules.

La Puerta del Sol et ses environs sont envahis par le peuple qui salue le retour de la paix de la façon la plus démonstrative, la plus bruyante.

Le général Marina qui dirige les opérations sur le théâtre de la guerre depuis que les hostilités ont été entamées, s'est montré pleinement à la hauteur de la difficile tâche que lui a confiée son gouvernement.

Les directions étaient disséminées guettant l'ennemi. Quand il est concentré, soixante mille hommes et soixante huit boches à feu, il en forma deux colonnes, qu'il lança, l'une au Nord, l'autre au Sud. L'inspiration avait été heureuse et le nouveau plan de campagne allait être exécuté avec succès.

Les Espagnols arbèrent leur drapeau aux deux endroits sans rencontrer le moindre obstacle, sans qu'il leur fut opposé de résistance. Et ce qui rend leur victoire plus complète encore, c'est que l'ennemi s'est dérobé à eux sans laisser traces de sa fuite.

Sa démoralisation est telle, semble-t-on croire, qu'il abandonne la lutte et rentre dans l'ordre. L'heureuse terminaison de cette expédition entreprise par l'Espagne en Afrique pour la défense d'intérêts dont elle est la gardienne, exercera une excellente influence sur l'opinion publique en Espagne; elle causera sans doute un revirement de cette opinion qui sera favorable au Premier ministre Maura.

La popularité avait été légèrement entamée à la suite des événements qui ont motivé l'envoi d'une armée au Maroc. Les ennemis de M. Maura comptaient sur une campagne plus longue, malheureuse même pour l'en tenir responsable et le faire déchoir du pouvoir.

Cette expédition aura coûté à l'Espagne un argent qu'elle regrettera moins que le sang généreux qu'elle y a perdu. Elle se réjouit d'avoir fait respecter des intérêts qu'elle était engagée à protéger; elle en avait le droit et le devoir, mais à sa joie se mêlera une tristesse, celle de n'avoir pas vu la nation entière animée du même sentiment de patriotisme; de ne l'avoir pas vue unie autour du drapeau; le spectacle de Barcelone la hantera parfois.

Les galons des Hohenzollern.

Le vieil empereur Guillaume Ier était fort chiche envers les siens de titres, de grades, de décorations et d'argent, et son petit-fils, l'empereur actuel, a été un assez pauvre lieutenant. Quand Guillaume Ier a nommé le prince Frédéric Charles, leur descendant, à la première fois que le titre était porté dans la famille; lui-même ne prit jamais les galons croisés sur les épaulettes à graines d'épave. On sait que Guillaume II, animé de cet esprit de magnificence qu'a voulu la seconde et la troisième génération, est fort soigné de cette réserve, et qu'il ne manque pas une occasion de paraitre, en tenant à la main le bâton de feld-marschal.

Il vient de conférer le même titre au grand-duc de Bade et au prince héritier de Saxe-Meiningen, son beau-frère; il ne manque à ces princes que d'avoir fait la guerre. Il vient enfin de nommer grand amiral son frère, le prince Henri. Grand amiral à part excessif dans un pays où il n'y avait pas même d'amiraux, et où le nombre des vice-amiraux était très petit. Une partie de l'opinion allemande semble lasse de cette manie des titres, de ce brail de plaques, de tout ce tapage. La "Gazette" de

Voss" vient de publier un article sur ce thème. On est un peu fatigué de l'empresse dans l'enthousiasme. On trouve qu'il y a trop de "hooh!" sur le passage de M. Zepelin, quoique ce mot puisse passer pour un encouragement aux dirigeables qui aiment les poles. On trouve aussi que l'expédition polaire, qu'on organise sur une large base nationale, promet d'être un peu trop décorative; et l'on trouve prématuré de récompenser les services arctiques rendus sur tout jusqu'ici par des Américains, des Scandinaves et des Italiens.

Plaisirs Polaires.

En attendant la publication complète et définitive des journaux de route des explorateurs concurrents du pôle Nord, on peut évoquer les récits d'anciennes expéditions arctiques. Evidemment, quand on regarde la carte actuelle de ces régions, si longtemps tout à fait mystérieuses, on est tenté de trouver que ces grands voyageurs n'avaient pas été bien loins. Qu'aurait, au zéro des "records" actuels, ce prix de cent vingt-cinq mille francs offert par le Parlement britannique aux pionniers des glaces qui couvreraient le 170e méridien à l'est de Greenwich par une latitude plus élevée que le 74e parallèle? Ce n'était pas, cependant, un faible effort pour l'époque, avec les moyens dont on disposait, et on pouvait estimer, en 1821, qu'il n'avait pu être réalisé qu'au prix de toute la patience et de toute l'énergie humaines. Il s'agit ici de la mémorable expédition du capitaine Edouard Parry, qui le premier, hiverna dans les solitudes boréales, avec les deux navires dont il avait le commandement supérieur, "Hécla" et le "Griper".

Ces redoutables hivernages, définis aux forces déclinées d'une nature implacable, ont été fructueux, depuis, mais c'était alors une situation morale inédite. Certes, les marins volontaires qui accompagnaient Parry étaient des hommes décidés et entraînés à affronter tous les dangers; mais, dans ce sinistre désert, dans l'obscurité presque perpétuelle, un terrible ennui, au moins, à défaut de l'effroi, devait gagner les âmes les moins trempées. Quand les vaisseaux se trouveront, pour de longs mois, enserés dans une prison de glace, au delà de l'île Melville, quand eût commencé cette captivité à laquelle il n'y avait aucun moyen de se soustraire, Parry, marque, en effet, qu'une invincible tristesse pesait sur ses équipages. Les courages n'étaient plus d'abstrait, il n'y avait pas de dé-faillances dans l'accomplissement d'un véritable devoir, mais dans cet isolement, devant ce farouche décor, c'était un état général de mélancolie, auquel il avait, lui-même, peine à résister. Alors, ce vétéran de l'exploration qu'étonnait l'ennemi, le capitaine (avant d'aborder les parages du pôle, il avait connu la brillante Afrique) s'avisa de créer des distractions, et la première à laquelle il se livra fut l'institution d'un théâtre.

On n'avait, assurément, jamais joué la comédie si loin! Ces représentations arctiques méritaient quelque souvenir dans les annales des théâtres d'amateurs. Gardons, pour ces années, le nom du lieutenant Belchey, à qui fut dévolue la direction de la scène, installée sur "Hécla", sous une charpente, revêtu d'une épaisse couverture de bourse de laine. On eut vite, parmi les matériaux, des dé-orateurs, des costumiers, des machinistes et des acteurs tout prêts, mais le "di-recteur" fut un peu embarrassé au début pour la composition des spectacles. On n'avait guère songé, au moment du départ, à emporter une bibliothèque dramatique. Le lieutenant Belchey reconstitua d'abord, de mémoires, tant bien que mal, quelques pantomimes de N. O., ce qui donna le temps aux auteurs dramatiques de bonne volonté de concevoir de plaisants scénarios, qu'agréablement de musique un musicien ayant eu la précaution d'emporter son violon. Ce mé-tro-frofit, pendant la "saison", extraordinairement occupé, jusqu'au jour où il eut le malheur de tomber dans une crevasse avec son instrument; on le retira de l'abîme, mais son violon y resta, perte irréparable. Le théâtre fut dès lors réduit à un coffre, à une cornemuse et à un tambour, mais que ne fait pas du tambour un virtuose! Il y a, sur les ressources insoupçonnées de la caisse, une page brillante de Jean Richepin. Le capitaine Parry entra lui-même en lice et ce fut une grande première, en core que, malgré toutes les précautions prises, il y eut vingt huit degrés au-dessous de zéro dans l'enceinte même du théâtre. Ce qui avait écrit, c'était une manière de revue, "Le Passage au Nord-Ouest", qu'il avait retracé pittoresquement quelques-uns des épisodes du voyage. Il y eut un grand succès pour un des interprètes, chargé du rôle principal et dansant, d'un ours blanc; soucieux de l'exactitude de son costume, il avait tué, quelques jours auparavant, l'animal dont il avait revêtu la fourrure. On applaudit furieusement, au point d'en oublier le froid, au moment du tableau final: cette apothéose représentait le retour, et un artiste de la troupe avait peint, sur une toile à voile bien tendue, les quais de Londres, cependant que des figurants incarnant les autorités britanniques, en grand uniforme venant recevoir, avec des démonstrations d'enthousiasme, les hardis explorateurs. Mais, même dans les régions polaires, les "effets" se déplacent et les différents publics n'ont pas toujours les mêmes impressions. On remarqua, à la seconde représentation, à laquelle assistait une partie de l'équipage du "Griper", que l'approximative image des quais de Londres avait semblé plus pénible que divertissante. Londres, n'était-ce pas à ce moment l'Inac-commodable, la patrie dont on était séparé par des distances prodigieuses, pour longtemps infranchissables? On laissa la scène, mais on supprima le décor trop exact pour le remplacer par un autre, tout imaginaire. Ainsi, même là bas, y avait-il pour un directeur, des nuances délicates à saisir pour arriver au succès complet, bien que toutes les places fussent naturellement gratuites.

Ces représentations, au-delà des limites du monde civilisé, étaient d'ailleurs justiciables de la critique dramatique, qui s'exerçait avec d'autant plus de soin que les loisirs ne manquaient pas au feuilletoniste. C'est que, en même temps que la création du théâtre, Parry, dans sa lutte contre l'ennui, avait décidé la fondation d'un journal qui prit le titre de la "Chronique d'hiver", journal d'une organisation forcément un peu primitive. La rédaction en chef en avait été confiée à l'officier chargé des observations astronomiques, le lieutenant Sabine. Cet astronome, quand il cessait d'observer le ciel, avait de la bonne humeur; la "Chronique" devait être gaie, en effet. Elle parut régulièrement le lundi, du 1er novembre au 31 mars. Il y avait une brève déposé devant la porte de la cabine de la rédaction: elle fut

bientôt pleine d'articles, déposés par des collaborateurs improvisés et ce ne fut pas la "copie" qui manqua, encore que, pour écrire, il fallût faire dégrèler l'encre à la lumière d'une lampe.

Evidemment, après quatre-vingt-dix ans, les plaisanteries de la "Chronique d'hiver" ne semblent pas toutes extrêmement spirituelles. Ainsi, une fantaisiste annonce avait demandé "une preuve d'excellente réputation", pour servir d'hébergement "aux dames de la troupe du Théâtre-Royal". Sur ce thème les facetieuses propositions abondèrent. "Avant de me charger de la toilette des actrices de votre théâtre, répondait un des correspondants, je désire savoir si l'on ne fournira pas de quelques vigoureux matelots pour lacérer leurs corsages." La "Chronique" énumérait les diverses surprises d'une journée arctique: "soit le matin pour prendre l'air et tomber dans une crevasse, — se mettre en marche avec un morceau de pain dans la poche, et, quand l'appétit se fait sentir, le trouver tellement durci par la gelée qu'il y a brisé les dents. — Mettre en joue un ours, essayer de faire feu, et éprouver le mécompte d'un raté pour cause d'humidité de l'amorce..." Mais il y avait quelque mérite à avoir de la gaieté, ou mieux à l'indication d'en avoir, en de telles circonstances, pendant que les premières épreuves, singulièrement redoutables, d'un hivernage, parmi des périls encore inconnus, sous un climat hostile, au milieu d'horizons tristes, et alors que les plus résolus ne trouvaient pas pas avoir, au fond du cœur, l'anxiété de l'avenir.

La fin de Bullier.

Il y avait au-dessous de la gare souterraine de Port-Royal, une étrange fêlée. Dans le champ d'un centre, dansait, modeste dans le ne-sais-quel préparation colorée, un étudiant et, je crois, deux jeunes personnes; le ton de ce groupe était gris et jeune, et son aspect venait à l'esprit de la troupe d'été. De chaque côté de cette porte, un long mur laissait apercevoir les cimes des arbres. C'était l'entrée du bal Bullier, qui va, dit-on, être fermé. On descendait un large escalier, et on se trouvait dans une large salle, environnée de sortes d'estrades, et dont les murs peints, les planchers, les tables de zinc, les balustrades découpées étaient d'une laideur de basse auberge. A gauche l'orchestre. A droite une allée et au-delà un jardin montent, avec une grotte au fond et une ceinture de boquets. C'est dans ce séjour que les jeunes bourgeois qui ne sont pas encore notaires ni médecins de campagne, ont, un demi-siècle, éprouvé les vicissitudes de la fortune amoureuse. Ne parlons pas des soirées du samedi, ni de celles du dimanche. Jamais un jeune Romain égaré n'est venu à s'y faire voir. Mais le jeudi soir, tout le quartier Latin et tout Montparnasse se réunissent dans cette salle assise à leur commune frontière; étudiants et rapins, nôtiers et demoiselles formaient des cercles autour de petites tables surchargées; des couples se levaient et allaient danser; la jalousie, l'amour, l'orgueil, le men-onge, la rancune animaient ce petit monde comme il animait tout l'univers. L'esprit des grands drames passait sur les cafés crème; de profonds désespoirs, de petites intrigues, des drames d'argent, dont le sujet se dépassait pas cinquante francs, agitaient des cœurs tumultueux; ici de lourdes chaînes ont été portées; ici le carabin méridional a séduit la midinette

en gauché. "Bullier," a écrit Paul Fort, dans un joli poème de "Paris sentimental", Bullier dans le style ottoman, — est fait tous les sentiments — des enfants de la République!"

Elles revenaient parfois, quand elles avaient conquis le nom et la fortune, Musette et Mimi. Leur équipage étoilé, mais impossible, dépassait les bandes d'étudiants et stoppait devant les battants rouges gardés par un municipal. Elles entraient avec de vistes frofrou, et elles gagnaient leur gloire. Et comme par tout où les hommes s'asseoient, tout était indignité dans cet humble hangar. Il y avait un coin où régnaient les meilleures bostonneuses; on ne les vit pas fuir danser trois mètres plus loin; il y avait un coin, au fond et un peu à gauche, où se tenaient les jeunes élégants. Il est admissible qu'il en soit ainsi dans tous les endroits publics. Il est un restaurant, au Bois, où une femme se croit déshonorée de s'asseoir à droite de la porte; les gens bien sont à gauche. Peu à peu s'effacent les traits de chaque quartier. Montmartre n'est plus rempli de restaurants élégants, et le quartier Latin n'est peuplé de bars montmartrois. Bullier était un trait de caractère. Il ne venait là que la jeunesse voisine. Elle prend maintenant le Métro et elle va à Paris. Il n'est plus possible de marquer l'influence du Métro sur les moeurs, et plus particulièrement sur celles du soir; le soir est considérable, et la statue du maréchal Ney, sive dénommée son sabre dans une solitude éternelle.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les éloges que l'on fait partout de l'excellent programme qui figure cette semaine l'Orpheum sont justifiés en tout point. Il n'y a pas un numéro qui ne soit amusant et intéressant, en même temps que parfaitement exécuté. Au programme de la semaine prochaine qui sera inauguré lundi sont inscrites plusieurs nouveautés.

TULANE.

Le rire règne en maître cette semaine au Tulane grâce à l'excellente troupe qui joue "The Travelling Salesman", et dont le premier rôle est tenu par Bob Blake, un comédien de talent. Cette pièce sera donnée demain en matinée à prix populaire. La semaine prochaine la grande artiste Blanche Walsh paraîtra au Tulane dans la comédie dramatique "The Test". Les places réservées pour cette série de représentations sont actuellement en vente au Tulane.

CRESCENT.

Le succès de "The Lion and the Mouse" s'accroît chaque jour et la salle du Crescent est comble à chaque représentation. La dernière matinée de cette pièce populaire sera donnée demain. La semaine prochaine les comiques York et Ajms dans une comédie musicale intitulée "In Africa".

Procès en dommages.

John Gray, ancien maître d'équipage du steambot "H. M. Carter", a intenté hier un procès en dommages de 10,586 dollars à M. Carter, propriétaire du bâtiment, en compensation des blessures qu'il a reçues, le 21 novembre 1908, à la suite d'une explosion de chaudière. Le demandeur déclare que les chaudières

du steambot étaient en mauvais état et accuse M. Carter d'avoir négligé de faire les réparations nécessaires.

La course d'automobiles Nouvelle-Orleans-Jeanerette.

Morgan City, Lne., 30 sept. — La voiture pilote de la course d'automobiles Nouvelle-Orleans-Jeanerette, est arrivée ce matin à 11 heures à Morgan City. Ses passagers déclarent que trois des automobiles qui sont parties hier matin de la Nouvelle-Orleans sont embourbées entre Houma et Morgan City. La voiture pilote a quitté Houma ce matin à cinq heures et a été arrêtée par de grandes difficultés à attendre Morgan City par suite du mauvais état des chemins. Jeanerette, Lne., 30 sept. — L'automobile de marque "Buick" montée par le chauffeur Spar, est arrivée cet après-midi à Jeanerette, gagnant ainsi la course organisée entre la Nouvelle-Orleans et cette localité. La voiture "Ford" pilotée par George Tuttle a passé à Francolin à 1 heure de l'après-midi et arrivera probablement à Jeanerette vers 4 heures. Les chauffeurs rapportent que la route entre Houma et Morgan City est en très mauvais état par suite de pluies de ces jours derniers et qu'ils ont éprouvé en divers endroits de grandes difficultés à se déplacer. La quatrième Foire annuelle de Jeanerette a été ouverte ce matin par un temps splendide en présence de plusieurs milliers de personnes accourues de tous les villages environnants. Les courses de chevaux organisées sous la direction de M. T. A. Grosvenor ont obtenu le plus grand succès ainsi que la parade des fleurs. Dans la soirée il y a eu une ascension en ballon et un splendide feu d'artifice.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: 15. Un an: \$6.00. 6 mois: \$3.50. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$10.00. Un an: \$7.50. 6 mois: \$5.00. EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00. Un an: \$1.00. 6 mois: \$0.60. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$4.00. Un an: \$2.00. 6 mois: \$1.20. Les abonnements partent du 1er de la 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans celle des autres éditions, nos abonnés qui désirent tout. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser leur mandat à: Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

— DE — L'ABELLE DE LA N. O.

No 68 - Commencé le 13 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Auteur inspecteur principal de la Sûreté

TROISIEME PARTIE

LA VILLE SOUTERRAINE

LE CHATEAU MURMURANT

(Suite.)

de la nuit, la voix nette, brève, autoritaire de Clakeston, retentit de nouveau: —Madame, disait-il, et vous, messieurs, on va vous conduire dans vos chambres. Vous ne savez-ils, je vous prévient, l'objet d'accuse surveillance. Je vous défie de vous échapper, je vous défie de pénétrer où vous ne voulez pas que vous aillent! Je vous défie même de faire un pas dans votre chambre, s'il me prenait la fantaisie de vous y paralyser! Par conséquent, allez, venez; mangez et bovez; dormez tranquillement! Nous mettrons à votre disposition tout le confort auquel vous êtes habitués... Car, enfin, ajouta Clakeston avec une ironie sifflée, "vous êtes ici les bienvenus!"

—Moi de l'attention! répondit Vanvert. —Vous ne sauriez croire, monsieur, ajouta Antoine, combien nous sommes honorés de vos bonetés. Il est impossible de mieux faire les choses!

—N'est-ce pas? fit Clakeston avec fatidie, se redressant sa grande taille de Saxons entraîné à tous les sports. —Oui, vraiment, reprit Antoine, en gardant ce ton de politesse railleuse dans lequel excellait les Français quand ils le voulaient. Je suis très heureux, monsieur, d'avoir fait votre connaissance. Ah! quel dommage que vous soyiez un gradé!

—Taisez-vous donc! cria Vanvert, éperdu. —Très bien! Antoine! c'est parfait, mon enfant! dit Mme de Labouheyre, qui avait tout entendu, et s'arrachait, pour applaudir Antoine, à sa douleur révéral. Et se campant devant Major, qui malgré lui, venait de faire aussi un pas en avant, quand il avait entendu la fin des paroles d'Antoine, elle cria: —Il y a des degrés dans l'ignominie! Les gradés les plus ignominieux ne sont pas ceux qui violent ou qui tentent, mais bien ceux qui trahissent! Si cette scène s'était passée en plein jour, Major n'aurait pu, cette fois dissimuler son émotion et sa pitié. Mais la nuit lui fut propice. Il se contenta de hausser les épaules et de détourner la tête! Le groupe se retrouvait dans la cour d'honneur, au bas d'un superbe perron de quinze marches. Clakeston, suivi de Major, gravit le premier les degrés. Il s'appuya sègèment sur la balustrade, et comme par enchantement, une vaste baie s'ouvrit dans le mur du château, au-dessus du perron. —Entrez, madame! Entrez, messieurs! s'écria Clakeston, le buste incliné, en escaquette de voyage à la main, exagérant cette fois jusqu'à la fausse ironie froide et polie. Les prisonniers avançaient.

immédiatement la marailler se reformer. Vanvert, Antoine et Mme de Labouheyre se trouvaient dans une façon de cage capitonnée, assez semblable à celle d'un ascenseur. —Au revoir! dit Clakeston: vous trouverez toutes les indications là haut. Bouso! Il avait à peine achevé que la "cage" monta, sans que Vanvert ni Antoine pussent déceler le principe de cet ascenseur bizarre, dont le fonctionnement leur demeurerait totalement inconnu! D'ailleurs, ils n'eurent pas le temps de réfléchir beaucoup. La "cage" s'arrêta brusquement. —Où diable sommes-nous? s'écria Vanvert. On ne voit ni portes ni fenêtres... On dirait une ascension dans une cheminée! —Heureusement que nous sommes éclairés! fit observer Antoine. Au même instant, une cloison s'ouvrit. Vanvert et ses compagnons se trouvaient de plain-pied avec une vaste et luxueuse antichambre, où se tenaient une femme de chambre et deux domestiques en livrée, qui paraissaient admirablement stylés. La femme de chambre vint au-devant de Mme de Labouheyre, et lui offrit ses services en excellent français: —La "prisonnière" surprise de l'allier intelligente et très correcte de la domestique, l'étendis

d'un vil regard. —Comment vous appelez-vous? dit-elle, assés à l'aise que s'il se dit agi pour elle d'agréer un servante dans son hôtel à Paris, aux premiers temps de son mariage. —Anna, madame. —Vous êtes Française? —Je suis du département de l'Allier, madame! —Est-ce que Madame désire prendre quelque nourriture, avant de dormir? —Non, mademoiselle, je désire seulement que l'on me rende ma valise, où j'ai des objets de toilette indispensables. —C'est impossible, madame! —Et pourquoi donc? —Cela n'est pas permis. —Anna, bronzée éveillée, aux traits réguliers—ayant eu profi-tement latin des femmes de Bourbonnais, où l'influence de la conquête romaine se fait encore sentir—Anna ne perdit point méchante, ni craelle. Son regard se posait droit sur la prisonnière; elle allait et venait avec un empressement qui témoignait, sinon d'une ardente sympathie, du moins d'une véritable déférence. Mme de Labouheyre s'en aperçut. Elle questionna Anna, qui se pécia de bonne grâce à l'inter-rogatoire: —Il y a longtemps que vous avez quitté la France? —Oui, on six ans, madame. —Et... demanda Mme de Labouheyre avec hésitation, vous

êtes plus heureuse ici? Cette question directe, presque brutale en la circonstance, troubla Anna, qui ne répondit pas tout de suite, et détouara la tête. Elle dit enfin, avec un accent de franchise évidente: —Non, Madame, je ne crois pas! Mais il faut bien vivre! Puis, avec une vivacité singulière, elle ajouta: —Ne me questionnez plus, Madame. On m'a permis de vous répondre, mais on m'a défendu de causer... —Bien! fit donc l'interrogatoire. Je n'insisterai pas si cela vous désoiblie. Mais j'aurais cru vous être agréable en vous parlant de "notre" pays! La physionomie de la femme de chambre était élargie à observer. On y lisait clairement l'émotion, la crainte, le remords — et la volonté! Anna était dominée par deux sentiments puissants: la laideur, et la peur! Anna était affiliée à la bande de Kirk Alpha, Anna savait qu'elle ne pouvait trahir sans risquer sa vie — ou plutôt, sans courir à une mort certaine! Elle avait surtout qu'en restant un service des bandits, elle ferait fortune en peu d'années... une vraie fortune, quelques centaines de mille francs, tout elle pourrait jouer dans son pays natal, tranquille et honorée, quand l'heure de la retraite sonnerait pour elle! —Il y a longtemps que vous avez quitté la France? —Oui, on six ans, madame. —Et... demanda Mme de Labouheyre avec hésitation, vous

compte de l'émotion qu'elle venait de susciter. Mais elle n'insistait pas. Elle feignit d'être extérieurement fatiguée, et congédia sa femme de chambre qui lui souhaita une bonne nuit avec une cordialité qui n'était pas feinte. Au même instant, Antoine, après avoir jeté un coup d'oeil satisfait sur la façon de petit appartement "à sa disposition", avait assez lentement refusé les services du domestique attaché à sa personne. Mais tout à coup, il se réveilla et pressa sur le bouton électrique qui placait au chevet de son lit. Le domestique parfaitement stylé, et qui aurait fait très bon figure dans les salons parisiens, frappa à la porte et entra: —Monsieur a-t-il sonné? —Oui. Dites donc à M. Alfred de monter! —Alfred? —Sans doute! —J'ignore ce que monsieur veut dire! —Ah! Eh bien, Alfred, c'est votre Clakeston... Je désire le voir. Faites-le monter vite! —Bien, monsieur! répondit le brigand en livrée, un peu surpris mais impassible. Moins d'une minute après, Clakeston frappait à son tour à la porte d'Antoine. Il entra presque familier, l'air épanoui, légerement protecteur. Mais il dé-

chantait vite: —Monsieur a-t-il sonné? —Oui. Dites donc à M. Alfred de monter! —Alfred? —Sans doute! —J'ignore ce que monsieur veut dire! —Ah! Eh bien, Alfred, c'est votre Clakeston... Je désire le voir. Faites-le monter vite! —Bien, monsieur! répondit le brigand en livrée, un peu surpris mais impassible. Moins d'une minute après, Clakeston frappait à son tour à la porte d'Antoine. Il entra presque familier, l'air épanoui, légerement protecteur. Mais il dé-